

## C'est quand qu'on va où

*« Bien qu'on ait du cœur à l'ouvrage,  
L'Art est long et le Temps est court »*

Inutile de vous dire que la tension est à son comble sur la plage de Nauzan ce 5 avril 1996. Après tous ces mois de lutte acharnée dans le froid et la crasse, nous allons peut-être pouvoir respirer. La veille encore, nous sommes partis avec Paulo à « Métro » pour acheter les alcools indispensables et j'ai dû arracher les pinceaux des mains de Valérie !

Aujourd'hui c'est le grand jour, la « Maison Blanche » ressemble plus à un vide-greniers qu'à un « Bar Music », mais l'optimisme et la bonne humeur règnent. Petit à petit, tout semble trouver sa place et à part quelques odeurs de peinture, nous sommes prêts le jour « J » pour démarrer notre folle aventure. Vu l'indigence de nos finances, la campagne publicitaire s'est réduite à quelques flyers et



à une affiche au bout de la rue. En général, l'ouverture d'un bar provoque l'engouement de la population locale, les gens se précipitent sans vergogne sur les petits fours et les boissons gratuites.

Je pense naïvement que nous allons casser la baraque, les gens n'attendent que nous, c'est sûr !

À 18 heures, tout le monde est sur le pied de guerre, la Maison Blanche affiche pimpante ses plus beaux atours. Le soleil couchant pénètre doucement par les hublots du bar et fait exploser les couleurs de mille feux. Valérie et Maud sont resplendissantes et le reggae berce l'atmosphère de ses rythmes, ska, rocksteady, mento, calypso, on a vraiment l'impression d'être en vacances.

C'est un sentiment mélangé de dépaysement et de « Dolce Vita », il ne manque plus que les clients !

La déception est à la hauteur de nos espérances, mis à part les potes, les ouvriers du chantier et quelques curieux en mal de sensations, notre ouverture n'intéresse personne, c'est le bide total ! La radio par satellite, intéressante dans la journée en fond sonore, devient fade et sans relief le soir. Du coup, l'ambiance est inexistante et les groupes qui se sont déplacés repartent aussi vite qu'ils sont venus. Nous avons commis une erreur fatale, le disc-jockey est indispensable. Il faut communier avec les jeunes et non pas leur servir un robinet sirupeux de « son » des îles. Cette inauguration confidentielle est cependant très bénéfique, elle m'ouvre les yeux. Pendant ces longs mois, la tête dans le guidon, nous n'avons pas réfléchi sérieusement au concept. Ce qui sonne comme une évidence ce soir, m'avait complètement échappé. Il va falloir que je m'investisse complètement, je ne vais pas pouvoir me dérober. Dans l'esprit de départ, Valérie devait s'occuper du bar et Paulo du restaurant, mais je sens bien, dès le premier jour que cette magnifique construction s'effondre comme un château de cartes. Valérie et Paulo, malgré tous leurs talents ne sont pas armés pour assurer un management harmonieux qui va demander beaucoup de patience et une extrême précision. Pour rendre hommage à ce lieu, il va falloir le mettre en scène, créer l'événement, bousculer les habitudes. La Maison Blanche de mes rêves va demander une construction minutieuse de plusieurs années. Il s'agit de raisonner à long terme, vingt ans c'est toute une vie. Je vais avoir trente-huit ans, une chance m'est donnée d'appliquer en un même lieu ma philosophie de vie. L'occasion est trop belle, je n'ai pas le droit de la laisser passer. Nous pouvons créer au fin fond de la Charente-maritime un lieu anticonformiste et libertaire, ouvert à tous. Mettre enfin en pratique, le « système horizontal » imaginé par mes aînés post-soixante-huitards. Ce qui se joue à Nauzan est très important, c'est l'héritage du grand Jacques. Je comprends vite que la solution la plus simple pour atteindre mon but va être de passer derrière les platines et de manager l'ensemble. Mon agenda avec Djama est surbooké jusqu'à fin septembre. J'ai des concerts tous les week-ends et une tournée dans l'Océan Indien au mois de juillet. Pour couronner le tout, nous allons célébrer les quinze ans de la mort de « Bob » au grand théâtre plein air de Saint-Gilles avec « les Wailers ».

Dans un premier temps, je vais faire sauter les dates les moins importantes en avant saison et trouver un remplaçant pour la tournée d'été. Je reprendrai le management de Djama à la rentrée. Il va falloir jongler, ça risque d'être un peu compliqué, mais le jeu en vaut la chandelle.

La jeunesse royannaise fréquente à cette époque les bars de Saint-Palais avant d'aller au Rancho et ne semble pas prête à changer ses habitudes. Nous sommes à l'ère de la « Techno », cette musique impersonnelle et inhabitée a envahi les ondes et les lieux.

Créer un vrai bar « World Reggae », va immédiatement nous différencier de tout le monde. Cette contre-programmation est idéale dans ce lieu et met en valeur nos idées, nos couleurs, notre désir d'être différent. Elle porte en elle cet esprit libertaire et festif que je veux impulser entre ces murs. Contrairement à la « Techno », le « Reggae » c'est le côté lumineux de la force. En attendant de rallier toute cette clientèle rebelle avec le bouche à oreille, il faut continuer en parallèle les travaux du restaurant.

Trois jours après l'ouverture du bar, Stéphane Ramirez rapplique avec toutes ses valises. C'est le grand chambardement dans sa vie, mais je sens dès le début que je vais pouvoir compter sur lui. C'est un type solide et volontaire. Sa façon d'être, de réfléchir, de s'amuser me donne l'impression de le connaître depuis toujours. Quand il raconte une histoire drôle, son rire est souvent plus entraînant que la blague elle-même !

Le début d'une amitié est toujours quelque chose de précieux et de magique. Personne n'arrive dans notre vie par hasard. La rencontre de deux individus, c'est comme le contact entre deux substances chimiques, s'il y a réaction, les deux sont transformées.

Notre amitié a commencé dès le premier jour et ne s'est jamais démentie depuis.

C'est le « leader » que j'attendais, la pièce manquante du puzzle, il va devenir, du jour au lendemain pour mon plus grand bonheur, le quatrième pilier de la Maison Blanche.

Paulo lui dégotte une vieille caravane chez l'habitant, il pourra se poser là en attendant de trouver mieux. Les conditions sont spartiates et la propriétaire pas très avenante, mais Rami a tout laissé derrière lui pour se jeter à corps perdu dans cette aventure. Ce n'est certainement pas une vieille dame acariâtre qui va pouvoir l'arrêter.

Il prend rapidement possession de sa cuisine et commence à lister le matériel nécessaire.

Nous avons un budget d'environ 10 000 euros pour l'ensemble, une goutte d'eau dans l'océan des dépenses nécessaires à l'aménagement de la salle de restaurant et de la cuisine.

Paulo possède des chaises, des tables et une magnifique machine à café de son ancien restaurant au Portugal, de mon côté, j'ai un peu de matériel récupéré à « La Paella ». Maman m'a même donné sa vieille table de salle à manger qui trône encore vingt ans plus tard au milieu du restaurant.

Par un bel après-midi de printemps, Paulo m'entraîne dans une solderie d'occasion du côté de Bordeaux. Pendant ce voyage épique, nous avons récupéré une plonge, un fourneau, une chambre froide et tout un tas de bricoles.....Nous sommes revenus le camion plein jusqu'à la gueule de matériel, de plus ou moins bonne qualité, indispensable au démarrage.

J'ai fait tout le voyage coincé entre une table et un frigo comme au bon vieux temps du Pla-d'Adet.



Petit à petit nous commençons à meubler l'ensemble de bric et de broc. Valérie imagine un décor frais et léger qui met en valeur la magnifique vue sur la plage de Nauzan.

Rami, par contre, est confronté à plusieurs problèmes difficiles à résoudre. Outre le matériel déficient, le gaz de ville n'arrive pas encore sur la plage de Nauzan, il va devoir axer sa carte sur les grillades au feu de bois.

Après mûre réflexion et plusieurs soirées arrosées, Rami accouche d'une carte qui s'adapte parfaitement aux exigences du lieu. Elle est colorée, attractive, pleine de petites trouvailles, il ne travaille que des produits frais, de qualité, ici pas de congélateur !

Il réussit à définir dès le début, une ligne directrice qui ne variera plus pendant vingt ans.

Pour faire simple, nous gardons mes fournisseurs de « La Paella » : Patrick Drouillard pour les poissons, JJB pour la viande et Gilles Duport pour les glaces. Ce sont tous des potes que je connais depuis quinze ans !



Ce mois d'avril ensoleillé, nous permet de faire un peu de limonade l'après-midi. Paulo en tenue de chantier s'arrête parfois aux tables pour le plus grand plaisir des clients amusés. Il pose sa brouette de ciment et prend la commande. L'effet est très réjouissant et augure déjà de la simplicité et de la décontraction qui vont être notre marque de fabrique.

Le soir, un petit groupe de jeunes Saint-Palaisiens commence à investir les lieux, ils seront nos premiers clients. Moitié « Babascool Rasta », moitié « surfeurs », ils adhèrent immédiatement à cet esprit rebelle et festif porté par les chansons de Bob et les rythmes endiablés du Zouk.

Il flotte à la Maison Blanche comme un air de vacances qui tranche avec tous les autres lieux de la côte.

*« Ici, la vie afflue et s'agite sans cesse,  
Comme l'air dans le ciel et la mer dans la mer »*

Les jeunes décident d'en faire leur quartier général et la surnomment « La Mais'B », c'est avec eux que nous allons bâtir « l'esprit Maison Blanche ».

Nous fixons la date d'ouverture du restaurant au 15 mai, Paulo rameute toutes ses connaissances et parvient à remplir la salle à lui tout seul. C'est un formidable rabatteur qui connaît le « tout Royan », il n'hésite jamais à faire la tournée des bars et des boîtes de nuit, à se montrer partout où il se passe quelque chose. Paulo est un atout majeur, une tête de gondole qui va être aux yeux de tous les clients : le « Patron »; ça tombe bien je n'ai aucun goût pour la notoriété.

Grâce à cette liberté de façade, je peux m'intégrer complètement à l'intérieur du groupe, jusqu'à en faire partie au même titre que les autres. C'est « ma » vision du système horizontal, le melting-pot des potes que je veux tenter ici.

La première soirée au restaurant est assez épique. La salle est pleine, tout le monde court partout, aucun poste n'a vraiment été défini et Paulo découvre la carte en même temps que les clients !

Cette pagaille provoque pas mal d'incompréhensions et de quiproquos avec la cuisine. Les gens attendent très, très longtemps et le compteur électrique passe son temps à sauter dès que Rami allume le four ou que le plongeur met en marche sa machine. La puissance du compteur était suffisante pour le bar, mais là, avec le restaurant : on pète les plombs !

Ce problème va hélas perdurer toute la saison, nous n'avons pas les moyens d'y remédier, il va falloir apprendre à se servir des éléments les uns derrière les autres. De bonnes tensions en perspective !

Cette première soirée se termine quand même dans la bonne humeur, heureux que nous sommes d'avoir franchi cette nouvelle étape.

Pendant le mois qui va suivre, je suis perpétuellement brinquebalé entre Nantes et Vaux, mais ces voyages me coûtent. La Maison blanche me manque trop, je me languis de mon coin de paradis.

Vers le début du mois de juin au retour d'un concert en Bretagne, je me fais alpaguer par Maudy et Rami qui me lancent tout de go : « *la prochaine fois que tu pars, on vient avec toi* ».

Cet ultimatum salutaire met un terme à mes allers-retours incessants. La « Maison Blanche », c'est une histoire d'amour qui commence, je ne supporte plus les séparations.

Une histoire d'amour qui pour l'heure peut virer au cauchemar, les tracasseries quotidiennes sont légions. Entre une électricité qui manque de puissance, des pompes de relevage obsolètes, et l'absence cruelle de personnel, nous sommes complètement débordés. Il nous arrive fréquemment de ne pas quitter les lieux de la journée.

Nous vivons à « Altitude Zéro » et un débordement peut nous envahir à tout moment. Je ne compte pas les fois où nous avons dû ramasser vingt centimètres d'eau sur la piste de danse.

Cet apprentissage douloureux nous a permis de nous rapprocher, de nous serrer les coudes, de compter les uns sur les autres comme une vraie famille.

Nos déboires sont toujours compensés par le plaisir intense de voir naître sous nos yeux ce merveilleux endroit. Je veux vivre et respirer de la Maison Blanche jusqu'à plus soif.

J'aime par dessus tout ces moments privilégiés où elle semble s'assoupir entre deux services. Cet endroit



me laisse penser que le bonheur, ça pourrait être ça ! Désormais, ma seule et unique ambition va être de rester ici le plus longtemps possible.

L'équipe du bar de Valérie et Maudy reçoit le renfort de Ludo et de « la Quiche ». Le premier est un beau gosse royannais, avec un faux air de Georges Clooney. Il a travaillé à « La Grange » dès son plus jeune âge, la fête il connaît !



Quand au second il arrive d'Orléans, on ne sait trop comment il a hérité de ce surnom bizarre qui lui va comme un gant. Ils vont former tous les quatre, l'ossature du bar pendant plusieurs années.

Nous avons également dégotté deux jeunes qui ont fabriqué une machine à « Tequila Paf », un engin bizarre qui fait un bruit de moteur de solex. L'effet est comique et participe au côté anti-conformiste délirant des lieux et des résidents. Christophe Chaix, un surfeur émérite, a également rejoint l'équipe et entraîne derrière lui toute une kyrielle de jeunes rebelles.



Les slogans de cette époque, « Concrete jungle, Natural mystic, Ni Dieu Ni Maître », écrits en gros sur la pancarte de l'entrée rajoutent au mystère qui entoure la « Maison Blanche ». Le plus décrié en plein mois d'août a été celui de Léo Ferré. Paulo a beaucoup de mal à le justifier aux yeux de ses clients du restaurant, ce qui nous fait beaucoup rire avec Rami.

La Maison Blanche est conçue dès le départ comme un

bar de « filles ». Ici pas de retransmissions de match de foot, quand on vient à la Maison Blanche, c'est pour se déconnecter, vivre des moments différents.

Le recrutement au restaurant est plus compliqué, Marguerite, la femme de Paulo ne nous facilite pas vraiment la tâche. Elle a un caractère tranché pour ne pas dire tranchant. J'ai pas mal travaillé avec elle dans le passé et j'arrive plus ou moins à gérer son humeur changeante.

Elle est volontaire, et sous certains côtés, elle met un peu de tenue dans le bazar ambiant.

Paulo joue à merveille son rôle d'ambassadeur et continue à remplir le restaurant avec ses connaissances. Vers la fin juin, je sens un petit frémissement, même si l'on ne peut pas encore parler d'engouement, les clients découvrent petit à petit, les charmes inouïs de notre affaire. On ne se prend pas au sérieux, les gens voient bien nos difficultés et plutôt que de nous blâmer, préfèrent nous encourager. Ils veulent eux aussi que notre histoire continue !



Pour pallier nos différentes carences et le manque de personnel au restaurant, je deviens « épisiotomiste tuberculaire », en clair j'ouvre les patates et je mets la crème. Cette position au grill est stratégique pour l'accueil et le placement des clients. Elle permet de visualiser et de diriger tout le restaurant. Dès la fin du service, je file derrière les platines pour assurer mon poste de DJ. C'est la récréation de la journée, je peux vraiment me faire plaisir avec des « sons » que j'adore. La aussi, je suis idéalement placé derrière le bar, pour sentir l'atmosphère, et faire danser les gens.

Je vais, dès cette première année, commencer « la Play-list » de la Maison Blanche qui une fois le succès atteint, va déferler partout.

Le « Live » de Toots and the Maytals « 54-46 was My Number » est mon premier « tube maison ». Il va rendre fou les jeunes qui l'attendent tous les soirs. Ce titre endiablé embrase l'assistance et fait planer un sentiment de folie douce inoubliable. C'est vraiment jouissif de communier à ce point avec les gens. Certains soirs, je suis tellement en transe qu'il m'arrive de lancer « Les Anarchistes » de Léo Ferré.

La soirée démarre par la Salsa, le Zouk, la Cumbia avec Kassav, Carimi, Elvis Crespo et le tube

« maison » de Dorothy Masuka, le fameux « Niquéduku » qui fait un triomphe.



Elle se clôture inmanquablement par la session Reggae qui dure souvent plus d'une heure. Il est vrai que pendant cette première saison, je mixe surtout avec mes disques personnels.

J'enchaîne avec ferveur tous les tubes de mes artistes favoris : Bob Marley, Steel Pulse, Yellowman, Max Roméo, Aswad, Les Gladiators, Burning Spear, Culture, Lee « Scratch » Perry, Peter Tosh, Black Uhuru, Pablo Moses, LKJ, les Congos, Alpha Blondy..... À cette époque, nous sommes un des seuls « Bar Reggae » de France. Nous faisons vraiment la différence et la clientèle de vacanciers commence à investir ce lieu unique qui tranche avec tous les autres bars de la côte.



Tous les soirs, à la Mais'B, se joue une pièce de théâtre avec ses acteurs, sa musique et son public. Nous pratiquons « Le Live Contrôlé ». Dans cette discipline, pas encore olympique, il faut s'amuser, boire et danser, tout en servant les clients.

Inutile de vous dire que les ratés sont nombreux, et certaines soirées mémorables. Vu de l'extérieur, les gens ont parfois l'impression qu'on ne contrôle plus grand chose. C'est le début de « nos années folles », nous faisons nos armes, c'est encore l'adolescence de la « Maison Blanche ».

Cette façon de procéder va bouleverser les habitudes locales et nous donner une réputation qui va rapidement dépasser le cadre du pays royanais.

Pour terminer nos soirées et indiquer à chacun qu'il est temps de partir, notre hymne sera « *Concrete jungle* » de Bob. Cette tradition existe toujours, vingt ans après !



Malgré le succès d'estime de cette première saison, notre chiffre d'affaire n'est pas très reluisant. Laurent nous fait un premier bilan catastrophique qui affiche une perte nette de 30 000 euros. Je tiens par dessus tout à honorer ma dette envers Gilou, même si nous devons manger des patates bouillies tout l'hiver. Nous tentons de rester ouvert jusqu'au réveillon où par une soirée gelée nous rendons définitivement les armes. Il y a dix centimètres de glace dans la piscine et Paulo a récupéré, je ne sais où, des énormes souffleurs d'air chaud qui arrivent à peine à réchauffer l'atmosphère. La meilleure place reste devant le grill de Rami. La salle est moitié pleine, mais bon, on est tellement à la rue que le moindre billet est une aubaine. Cette première saison n'a pas été une réussite financière, mais nous avons posé les fondations, créé un univers unique qui va bouleverser la vie touristique locale. Nous avons pu nous projeter, comprendre, ressentir ce lieu. Pour atteindre la plénitude, il va falloir de longues années. La partie est loin d'être gagnée, la liste des problèmes à résoudre paraît infinie. Pendant cet été 1996 nous avons jeté les bases de ce qui va bientôt devenir le lieu le plus fréquenté de la côte atlantique. Les générations futures doivent rendre hommage à cette équipe qui a « essuyé les plâtres » dans des conditions vraiment difficiles, sans jamais se décourager.

